

LÀ OÙ LE CORPS SE SOUVIENT: LES JEUNES PRENNENT LA PAROLE



LÀ OÙ LE CORPS SE SOUVIENT: LES JEUNES PRENNENT LA PAROLE.

Ce recueil a été réalisé dans le cadre du projet *“notre corps, notre santé: projet de lutte contre les violences gynécologiques et obstétricales (VGO) dans une perspective féministe au Sénégal”*

Il s’agit d’un groupe de jeunes agé.es de 16 à 17 ans qui après une séance de sensibilisation et de renforcement sur la thématique des VGO ont mis en avant une incroyable énergie collective pour parler en leur nom mais aussi pour s’adresser à leur pair.es. Iels ont mis en miroir la perspective des jeunes quand on parle des soins. Ils et elles, le disent “ce projet était un espace d’expérimentation et d’engagement”. Ils et elles ont joué du verbe pour dénoncer, faire entendre leur voix et appeler à une mobilisation collective. A travers leurs lignes, on voyage dans l’univers médical et gynéco-obstétrique. De leur imaginaire, on se confronte à la réalité parfois froide des soins et des violences sexistes et sexuelles. On se laisse aussi entraîner par la volonté de changer les pratiques. Questionner les “pris pour acquis”, transformer et construire une alliance dans les soins sont des voies que ces jeunes nous poussent à engager pour aller vers des soins respectueux des droits de tous et toutes et des jeunes en particulier.

SOMMAIRE

PRÉFACE

Fatimata Diallo Ba

Regards croisés sur les violences gynécologiques et obstétricales : défis politiques et enjeux féministes au Sénégal

PAGE 6

Aita Faye

Elle voulait qu'on l'écoute... mais rien.

PAGE 16

Rose Ndiaye

Médecin menteur

Femme

PAGE 18

Zeynab Gakou

Salle d'attente

PAGE 20

Héloïse Delori

Odeur de désinfectant

PAGE 22

Soxna Adama Aisse

Dignité

PAGE 24

Yann Aida

La peu docile

PAGE 26

Sow Aminata Sophie

Mille femmes, une tresse

Décrit chaque cris

Sous les rires

PAGE 28

Surya Casas

Art, Liberté

Le rendez-vous

PAGE 32

Ousmane Faye

Slam :

Engagement masculin

PAGE 34

Shalimar Amougou Issa

Douleur rangée

Poème

PAGE 36

Marguerite Ganemtore

L'homme à la blouse blanche

Le roi dans royaume

PAGE 38

Salimata Diop

LES VIOLENCES GYNÉCOLOGIQUES ET OBSTÉTRICALES
CE N'EST PAS NORMAL !

PAGE 40

Inaya Diadio Sy

On coupe et recoupe

PAGE 42

NeKeBe' San

Le monstre blanc

PAGE 44

POSTFACE

Ndeye Khady Babou

PAGE 48

QUELQUES UNES DE NOS AUTEUR·RICES

PAGE 50



Fatimata Diallo Ba

Regards croisés sur les violences gynécologiques et obstétricales : défis politiques et enjeux féministes au Sénégal

Ici, Fatimata est revenue sur la manière dont la littérature est mobilisée par des autrices pour évoquer les violences masculines, patriarcales et structurelles sur le corps des femmes.

C'est la fin de l'été, la clarté du jour s'efface,
Le temps suspend sa course
dans une salle d'hôpital glacée.
Il s'arrête tout net dans le silence
Impitoyable d'une salle de réveil
Une ombre sur les visages,
Mes mains sur mon ventre déchiré
un adieu cruel et muet,
gravé dans le creux de mon être depuis
plus de vingt ans.
Le regard fuyant des médecins,
Les gestes mécaniques, mon corps objet,
Plus de battement,
il n'est plus que le cercueil de mon enfant.
Je hurle en silence,
Pourquoi tant d'indifférence ?
Besoin de consolation,
Nulle marque de compassion.
Ma douleur est un écho étouffé
au milieu de protocoles et de chiffres froids.

Et quand la nuit s'étend
sur ces couloirs désertés,
mes pensées se font plume et encre,
dessinant la trace indélébile d'un instant volé.
Les échos des machines se mêlent
à mes sanglots inexprimés,
tandis que ce regard médical
devient le miroir d'une société sourde
aux cris de nos corps sacrifiés.
Entre les lignes du protocole,
je réécris ma vérité :
Les murmures étouffés
deviennent des vers de révolte
J'interdis à ma peine d'obstruer ma voix...
Là où l'indifférence se voulait souveraine,
j'invite l'attention, j'invite la lumière.
Les mots deviennent alors une arme,
un baume pour raviver le souvenir de la perte,
Ils dénoncent la froideur d'un système
qui réduit le destin au gré des chiffres
et l'espoir au silence d'un protocole inhumain.
Par cette parole, je défie l'obscurité,
mes cicatrices portent
mon intime révolution,
la promesse d'un renouveau.
Par ces mots, je rends justice à ma douleur,
et en dessinant la fragilité d'un instant,
je dénonce, sans détour,
le regard déshumanisé de ceux qui,
par leur indifférence, ont laissé
une empreinte amère sur le théâtre
de mon intimité.

Quand la vulnérabilité est à son paroxysme, il est important, que l’humain reste au cœur des soins, telle est ma conviction.

Comment l’art et la littérature permettent-ils de libérer la parole muselée ?
Comment, à travers les mots et les images, on peut sublimer ce silence ?
Les violences gynécologiques et obstétricales au Sénégal ne relèvent pas uniquement d’incidents isolés, mais se manifestent comme l’expression d’un rapport de pouvoir profondément enraciné. Comment des pratiques médicales déshumanisées contribuent-elles à la marginalisation du corps des femmes ?

En quoi l’expression artistique — littérature, poésie, arts visuels — permet-elle de subvertir ces pratiques, de redonner dignité aux expériences féminines et d’opérer des changements profonds ?

Car l’art n’est pas seulement le miroir de la douleur ; il est aussi le moteur d’une transformation sociale et politique.

Souvent banalisées, les VGO s’inscrivent dans un contexte patriarcal où le corps des femmes est réduit à un objet de soin dépossédé de parole. Face à ce silence institutionnel et social la littérature et l’art de manière générale apparaissent comme de puissants espaces de résistance, de mémoire et de transformation. En croisant les regards littéraires et artistiques sur les VGO, ils permettent de dire l’indicible, de rendre visible l’invisible, de créer des récits qui redonnent voix et dignité aux femmes.

Comment ces formes d’expression contribuent-elles à une critique féministe du système de santé tout en ouvrant des voies de guérison individuelle et collective ?
Dans un contexte sénégalais rigide, bridé par des tabous persistants autour du corps féminin, il est important d’interroger le rôle des créations artistiques et littéraires dans la dénonciation des violences médicales. Quels récits sont produits autour de ces violences par les écrivaines et artistes sénégalaises ? Comment leurs œuvres sensibles et critiques participent-elles à une prise de conscience sociale et politique ? En quoi peuvent-elles être considérées comme des outils de justice et de liberté ?

C’est à ces questions que je m’attellerai en articulant une analyse critique de quelques œuvres littéraires et artistiques avec les enjeux féministes contemporains afin de mettre en lumière la manière dont la littérature et l’art contribuent à visibiliser les VGO, à soutenir les luttes féministes, à transformer les imaginaires autour du corps des femmes.

La littérature sénégalaise, un miroir critique du corps féminin et des violences gynécologiques et obstétricales.

Si l’appellation VGO est assez récente, en revanche les récits littéraires ont depuis quelques décennies mis en lumière les souffrances liées au contrôle des corps féminins, la brutalité des soins liés à la maternité, la dépossession de la parole des femmes dans les espaces de soin.

« Le poids de la maternité m’écrasait. J’étais seule à porter les douleurs, les angoisses, les nuits blanches. »
dit Mariama Ba dans Une si longue lettre, roman publié en 1979, mettant en lumière la paradoxale solitude des femmes face à a maternité sans accompagnement émotionnel ni reconnaissance et révélant l’invisibilisation de la souffrance des femmes par un système de santé et un environnement familial enclins à banaliser la parole des femmes. L’absence de soutien, le silence imposé, la normalisation des douleurs des femmes participent à l’intériorisation des violences obstétricales.

La subtile dénonciation de Mariama Ba dans son œuvre participe aux débats contemporains sur la reconnaissance de la douleur des femmes dans les soins qui leur sont prodigués.
« Je fus endormie sans être avertie.
La dernière image qui m’était apparue fut cette grosse tête bouffie, baissée sur mes entrailles. Pourquoi était-ce l’homme qui mettait la femme dans certaines situations et pourquoi était-ce toujours l’homme que la femme allait trouver pour régler ses problèmes ? »

Ce passage du Baobab fou interroge sur les dynamiques de pouvoir entre les sexes, et peut parfaitement illustrer les mécanismes qui sous-tendent les violences gynécologiques et obstétricales (VGO). La mise en scène de l’altération de la conscience évoque une perte de contrôle et l’absence de consentement. La métaphore de l’endormissement non consenti rappelle les situations en milieu médical où es femmes se retrouvent, parfois, traitées sans avoir été pleinement informées ni avoir donné leur accord.

Elle suggère une passivité imposée, qui peut être rapprochée des pratiques obstétricales où l’autonomie de la patiente est souvent négligée. L’image de la « grosse tête bouffie, baissée sur mes entrailles » incarne une violence symbolique : l’homme, représenté par une tête grotesque et démesurée, domine le corps, ici, celui de la femme. Et cela peut être lu comme la personnification du pouvoir masculin qui, d’une part, impose des situations douloureuses en intervenant de manière abusive sur le corps de la femme, et d’autre part, occupe toute la place de décision dans des moments cruciaux.

Cette image rappelle la déshumanisation des femmes dans le système médical, où elles deviennent l’objet d’actes techniques et protocolaires, privées de leur subjectivité. Le choix d’associer la tête, symbole du pouvoir et de l’intellect à une entité déformée et dévorante renforce l’idée d’un pouvoir masculin distordu qui détruit la vie intime et l’intégrité corporelle.

La question rhétorique sur le rôle de l’homme exprime une frustration face à un système ambivalent.

D’une part, l’homme est vu comme l’instigateur, celui qui place la femme dans des positions de vulnérabilité et de dépendance.

D’autre part, il demeure paradoxalement celui sur qui la femme doit compter pour trouver des solutions, ce qui perpétue un rapport de domination.

Dans le cadre des violences gynécologiques et obstétricales, cette question peut être transposée à la relation entre la patiente et le corps médical. Souvent dominé par une logique masculine, le système de soins impose des pratiques déshumanisantes qui, tout en étant à l'origine de souffrances, demeurent paradoxalement la référence pour toute tentative de recours ou correction. Cet écart met en lumière le dilemme de dépendance et d'oppression simultanées. Elle reflète la froideur et l'indifférence des institutions médicales dans certaines pratiques obstétricales, où la femme est traitée comme un objet plutôt que comme un sujet digne et autonome.

Cet extrait du Baobab Fou de Ken Bugul questionne la logique implacable d'un système où le pouvoir masculin est à la fois le créateur de la souffrance et l'arbitre du remède, ce qui rejoint directement les problématiques des violences gynécologiques et obstétricales. Il offre un point d'appui littéraire puissant pour dénoncer l'indifférence institutionnelle et soutenir une réappropriation de la parole par les femmes. La littérature agit non seulement comme une fenêtre sur la douleur et la fragilité mais aussi comme un outil de réclamation et de transformation politique. La force évocatrice de ces mots permet d'illustrer l'idée que l'art peut subvertir les pratiques inhumaines en dévoilant leurs mécanismes, tout en appelant à une prise de conscience collective. Elle interroge le double rôle du pouvoir masculin : Les questions posées ouvrent le débat sur le fait que le même pouvoir qui opprime est celui dont la femme est censée se relever.

Cela renvoie directement aux contradictions que l'on observe dans les violences gynécologiques et obstétricales : le système médical, majoritairement défini par une culture patriarcale, est à la fois source et remède à la souffrance, une paradoxale réalité qui renforce le besoin de repenser ces pratiques sous un angle féministe et humaniste.

Dans Celles qui attendent, Fatou Diome écrit : « Elles accouchaient dans le silence, la douleur étouffée, sous les ordres secs d'hommes en blouse blanche. »

Ces mots décrivent une réalité où la souffrance féminine est confinée, étouffée et dénuée d'expression. Le silence ici n'est pas une absence de bruit, mais le reflet d'une condition imposée où la femme n'est pas autorisée à exprimer pleinement sa douleur. Cela renvoie directement à l'idée que la souffrance est intériorisée, voire invisibilisée dans le cadre des procédures médicales, illustrant la manière dont le corps féminin se retrouve réduit au silence dans un contexte de domination.

Le choix des « hommes en blouse blanche » symbolise la présence d'un pouvoir médical, majoritairement masculin, qui encadre l'expérience de l'accouchement.

Les « ordres secs » évoquent la rigidité, l'autoritarisme et l'absence de chaleur ou d'empathie dans l'attitude des soignants. Cette formulation critique le système de soins qui éloigne l'humain du processus et contribue à la déshumanisation de la patiente.

Le contraste entre le vécu intime de la douleur « accouchaient en silence, la douleur étouffée » et le cadre dans lequel se déroule cet acte, un environnement dirigé par des figures autoritaires et déshumanisées souligne la tension entre la fragilité du corps féminin et le pouvoir structurel qui écrase.

Cette dichotomie met en lumière le déséquilibre inhérent au rapport de force entre les patientes et le système médical, reflétant une dynamique qui trouve des échos dans le domaine des violences gynécologiques et obstétricales. Cette critique implicite du système patriarcal rejoint la problématique plus large de la domination institutionnelle et la nécessité de repenser ces pratiques sous un angle féministe, en redonnant la parole aux femmes et en humanisant les soins. Avec la force de la poésie, la littérature révèle les mécanismes de contrôle et de violence exercés sur le corps féminin.

La souffrance des femmes dans le domaine obstétrical ne relève pas uniquement d'une douleur physique, mais traduit aussi l'imposition d'un silence par une autorité qui se présente sous des atours médicaux mais qui est, en réalité, empreinte de domination patriarcale. Fatou Diome donne ici une voix aux femmes rurales souvent invisibilisées et peint la scène de l'accouchement comme un lieu où le corps des femmes est instrumentalisé.

Si le roman, avec les autrices citées plus haut, joue donc un rôle crucial pour questionner et déconstruire des pratiques inhumaines, en libérant la parole souvent réduite au silence par des institutions violentes, la poésie n'est pas en reste, ni les autres genres littéraires et artistiques.

À l'instar de mon poème liminaire, La Parole aux négresses d'Awa Thiam se présente comme un texte fondateur qui brise des silences imposés. La force évocatrice des témoignages recueillis, amplifiée par la récente préface de Ndèye Fatou Kane, démontre qu'il existe une longue tradition de réappropriation de la parole en réaction aux violences symboliques et physiques. Cette dualité, entre l'héritage littéraire et la réalité vécue, nous incite à repenser les pratiques médicales qui, pour trop longtemps, ont laissé les femmes réduites au silence. Dans sa préface, Ndèye Fatou Kane rappelle que le combat féministe initié par Awa Thiam est toujours d'actualité en offrant un éclairage contemporain sur les enjeux traités et, par extension, sur les violences gynécologiques et obstétricales. Elle interroge la continuité des systèmes de domination et affirme la nécessité de transmettre une mémoire qui alimente la lutte pour une justice sociale et médicale.

La Parole aux négresses, qui représente une des premières grandes prises de parole féminine en Afrique démontre comment, déjà dans les années 1970, des femmes africaines ont commencé à déconstruire les discours oppressifs imposés par le pouvoir masculin. Dans le sillage de cette libération de la parole amorcée par Awa Thiam, Violences au féminin de Taurelle Souala Madior Fall offre également un miroir contemporain face aux violences que subissent les femmes.

Son recueil, composé de témoignages brisant le silence imposé, nous rappelle que chaque récit de souffrance est un acte de résistance, une revendication pour que la douleur ne soit plus cachée derrière des protocoles inhumains.

C'est en écoutant ces voix que l'on ouvre la voie à une réappropriation du soin par et pour les femmes. Violences au féminin offre un éclairage sur la façon dont les corps de femmes, soumis à des normes médicales et sociales oppressives, portent les stigmates d'un système où la violence se normalise. Ce recueil nourrit une réflexion critique indispensable sur la médicalisation du corps féminin et l'indifférence des institutions face à la souffrance.

Si dans l'espace littéraire la parole féminine se libère, d'autres formes artistiques s'engagent elles aussi à dénoncer ces violences et à rompre ce mutisme. L'art visuel et la performance, par leur force immédiate, offrent un espace privilégié pour revendiquer l'expression des vécus et des souffrances.

Il y a un an, Wasso Tounkara, activiste et artiste engagée a orchestré une exposition sous le titre évocateur de « *La Voix du Silence* » dans le cadre de la campagne « *Xool ko Ci Sa Bopp* ». Elle a su briser les tabous de manière percutante. En mettant en lumière les conséquences d'une législation qui interdit l'avortement et légitime, de manière indirecte, les violences Institutionnelles subies par les femmes, elle offre une lecture visuelle et poétique des enjeux liés à la santé reproductive au Sénégal.

En donnant corps et forme aux silences, elle invite le public à ressentir, à questionner et à agir. Ainsi, Les arts visuels et performatifs se font le relais d'une lutte commune pour la dignité et le respect des corps féminins.

Sur la scène, le corps se fait instrument, le geste se fait parole, et l'émotion se transforme en un acte de déconstruction et de reconstruction des rapports de pouvoir.

La mise en scène des expériences vécues permet d'interpeller directement le public. La performance devient alors un outil de conscientisation, invitant chacun à ressentir la violence des silences imposés et, en même temps, à imaginer un avenir où le soin et le respect du corps ne seraient plus relégués au second plan. Cette démarche, empruntée autant au théâtre de l'opprimé qu'à la tradition du récit engagé, donne vie à des voix longtemps oubliées et questionne les normes qui régissent notre santé.

L'action performative souligne que la libération de la parole féminine ne se contente pas d'être narrée : elle se vit, se joue et se transforme en mouvement collectif. Le théâtre étale ainsi toutes ses vertus cathartiques et devient rituel de guérison et acte politique qui redonne aux femmes le pouvoir de raconter leurs propres récits avec leurs propres langages corporels. On peut citer le festival Kimpavita qui contribue à briser le tabou des VGO en créant un espace d'expression artistique féministe ou les installations artistiques de Fatou Kandé Senghor, si aptes à réinvestir les savoirs ancestraux.

Si la littérature et l'art dévoilent avec force et sensibilité les blessures invisibles imposées par des pratiques médicalisées et institutionnelles, ils posent aussi un regard perçant sur les enjeux féministes contemporains. Ces expressions artistiques ne se contentent pas de narrer de douloureux silences : elles éveillent une conscience collective, questionnent l'ordre patriarcal et revendiquent une humanité retrouvée pour les corps féminins.

C'est dans cette dynamique que se dessinent les défis majeurs auxquels font face les femmes : transformer des expériences traumatiques en pouvoir revendicatif, briser les tabous qui maintiennent leur douleur dans l'ombre, et repenser des systèmes de soin profondément marqués par une logique de domination. En mettant en lumière la violence structurelle et institutionnelle par le biais de la poésie, du théâtre et des arts visuels, on ouvre la voie à une mobilisation féministe qui exige la reconnaissance, le respect et la transformation des pratiques obstétricales et gynécologiques.

Comment, en effet, ces multiples langages peuvent-ils servir de levier pour renverser un système qui, depuis trop longtemps, a réduit la parole des femmes à un murmure étouffé ?

En associant tous ces langages, nous pouvons non seulement articuler une critique profonde d'un système oppressif, mais aussi ouvrir un espace de dialogue et de libération. Chaque forme d'expression participe à briser le silence et à faire émerger des récits longtemps muselés transformant ainsi la souffrance en une force de revendication collective capable de renverser des structures de domination établies.

Je ne saurais terminer sans évoquer la dimension éducative, l'éveil d'une conscience critique dès le plus jeune âge. C'est dans cet esprit que s'est inscrite la journée de sensibilisation aux violences gynécologiques et obstétricales organisée pour les lycéens par l'équipe du Docteur Babou. Lors de cette journée, nos jeunes lycéennes ont su traduire leur vécu et leurs questionnements en restitutions de grande qualité, faisant preuve d'une implication remarquable. Leurs productions, à la fois poignantes et éclairées, illustrent comment l'engagement des jeunes filles dans ce combat ouvre une nouvelle voie pour repenser le respect du corps et la dignité dans le domaine de la santé. Ces témoignages et créations incarnent l'espoir d'une transformation profonde des mentalités, où la sensibilisation et l'information deviennent les premiers piliers d'un changement social durable.

Il est crucial d'écouter les voix de la jeunesse, porteuses d'une énergie renouvelée d'utiliser es formes poétiques qu'ils affectionnent comme le rap ou le slam pour réinventer le rapport aux violences institutionnelles et à la santé au féminin. Le silence s'épaissit alors que les derniers rayons d'un été mourant se retiennent, témoins de douleurs enfouies et d'espérances en gestation. Les poétesses, telle Véronique Kanor, réveillent en nous la force de nos voix.

« Hier comme demain est un tigre
Aux dents de sabre
Elancé à nos troussees.
Fuyons ! Cachons nos corps ! hurlons !
Colère ! Médisons ! Honte ! Attaquons !
Se rendre ! Frustration ! Pleurons !
Combien de soleils à empiler avant
que les points d'exclamation ne s'ouvrent
en mains apaisées ?
Combien de pères à craindre ?
Combien de chemins avant de blinder
nos cœurs, aguerrir nos muscles, avant de limer
les dents dans la gueule du passé,
dans la gueule des jours qui ne sont pas nés ?
Les dents du tigre sont de sable,
c'est ça la vérité. »
Demeure en moi la conviction que la parole
féminine, longtemps muselée face à l'indifférence
d'un système qui a trop longtemps privé
les femmes de leur voix sait tisser des récits et
façonner des images qui dénoncent, éveillent,
transforment.

Quand se conjuguent la littérature, le théâtre,
les arts visuels et la performance, les mots et
les gestes sont des actes de résistance,
de révolte contre les oppressions.
C'est dans l'union des langages, que le mutisme se
mue en un cri libérateur d'espoir et d'humanisme.
Nous devons aujourd'hui rendre hommage à
ceux et celles dont l'engagement a su illuminer le
chemin de cette émancipation.

La professeure Fatou Sow, par son enseignement,
sa pensée audacieuse et son dévouement sans
faille, incarne cette vision. Phare intellectuel et
affectif de celles et ceux qui l'aiment tout court,
elle demeure une offrande contre les rêves détruits
et les corps qui s'étiolent. Elle a surtout su nommer
les choses pour donner une chance de les traiter.
Et je préférerais toujours lire une page de
Ken Bugul ou de Fatou Diome au récit chirurgical
du Docteur Mukwege, fut-il prix Nobel car pour
remettre de l'ordre et du sens dans le chaos des
violences, l'art est mon remède.

C'est pourquoi, je dédie ces mots, ce soir à celle
qui a toujours défendu un art interdisciplinaire
qui place l'humain au cœur des préoccupations
sociales, je veux nommer l'inénarrable
Koyo Kouoh, récemment arrachée à notre
affection, elle qui aurait eu sa place en ce lieu
aujourd'hui tant elle a su démontrer à quel point
l'art est au centre du politique et du social,
le corps et la création, des vibrations qui reçoivent
la musique des mots et dansent au rythme de la vie.

Merci pour votre attention.

Fatimata Diallo Ba



Aita Faye

Elle voulait qu'on l'écoute... mais rien.

BREAKING NEWS

Une jeune femme a été retrouvée morte ce mardi dans sa chambre. L'autopsie a révélé une overdose médicamenteuse, silencieuse et programmée, comme un cri que personne n'avait entendu. Nous avons mené l'enquête pour en savoir plus sur cette tragédie.

Elle s'appelait Bineta, étudiante à l'UCAD. Elle est décrite par ses camarades et par ses professeurs comme quelqu'un d'intelligent, gentille, qui aimait vivre. Oui, il fut un temps où elle voulait vivre.

Elle a laissé derrière elle une lettre qui explique son acte.

Ce jour-là, Binta n'avait que 19 ans lorsqu'elle a appris que la violence ne se limitait pas à la rue ou à la maison. Venue pour un simple examen gynécologique, elle ne reçut aucune main tendue, aucune oreille attentive, aucun mot pour la rassurer, seulement des yeux pour la juger. Le médecin a commencé à la toucher sans prévenir, sans lui demander son consentement. Juste un « Je peux commencer, madame ? Vous êtes prête ? » aurait suffi. Quand elle a gémi de douleur, il lui a répondu froidement : « Vous les femmes, vous êtes trop sensibles. Arrêtez de dramatiser et cessez de gigoter comme une vache. »

Mais il ne s'est pas arrêté là : il a continué à la toucher, toujours sans son consentement.

Des gestes de plus en plus forts et encore plus déplacés.

Elle souffrait, mais sa douleur n'était pas prise en compte, ignorée.

Elle se demandait même si c'était un docteur qui l'auscultait ou son bourreau qui l'achevait. À cet instant, Binta s'est sentie réduite à un corps, sans dignité, sans voix.

Plus tard, elle a appris à mettre un mot sur ce qu'elle avait vécu : des violences gynécologiques.

Ces violences sont vécues par des millions de femmes.

Oui, des violences. Dans les hôpitaux. Là où l'on est censées être protégées et non souillées.

Selon le Haut Conseil à l'Égalité, 1 femme sur 5 dit avoir subi des violences lors d'un suivi gynécologique. 1 femme sur 3 garde un traumatisme de son accouchement.

Ce n'est pas un détail ni de l'exagération. C'est une réalité qui touche vos mères, vos sœurs, vos femmes et vos filles.

Ces violences, ce sont des gestes pratiqués sans consentement, des examens imposés, des phrases qu'on n'oublie jamais :

« Arrêtez d'exagérer. »

« Ce n'est pas si grave. »

« Vous n'êtes pas la première à accoucher. »

Comme si notre corps ne nous appartenait pas. Simone de Beauvoir a écrit : « Le corps de la femme est un champ de bataille. » Et c'est une triste vérité, car le corps de la femme est vu comme un tas de ferraille à réparer sans état d'âme. Même en médecine, la femme doit encore se battre pour une chose simple : le respect.

Audre Lorde disait : « Nous n'avons pas été faites pour survivre en silence. » Alors parlons. De Beauvoir nous dit : « Nommer, c'est dévoiler. Et dévoiler, c'est déjà agir. »

Alors brisons cette honte qu'on nous impose.

Brisons ces chaînes qui nous empêchent de vivre.

Un soin sans consentement, c'est une violence.

Le corps d'une femme n'est pas une machine à examiner, ni un ventre à contrôler.

On ne demande pas des privilèges.

On demande juste ce qui devrait être évident : écouter, expliquer, respecter.

La médecine doit soigner, pas humilier.

Binta est partie trop tôt, à cause d'une réaction venue trop tard.

Après cet incident, Bineta se sentait sale, mal.

Elle en a parlé à ses proches, mais ils disaient que c'était normal, que c'était son métier.

Elle s'est battue pour qu'on l'entende, mais rien.

Elle voulait qu'on la comprenne, mais rien.

Elle voulait mettre des mots sur ses maux, mais rien.

Elle voulait se sentir mieux, mais rien.

Elle cherchait son intimité, mais rien.

Elle cherchait son corps, mais rien.

Et au final, elle a cherché la lumière, mais rien.



Rose Ndiaye



Médecin menteur

Sur ses mensonges, je me suis endormie.

Le médecin n'avait pas le droit,
et pourtant ce jour-là, il a pris sur moi
quelque chose qu'on ne rend pas,
qu'on n'oublie pas.

Son outil froid, son sourire banal,
il m'a touchée... et je n'ai rien pu dire.

Rien. Pas un cri, pas un soupir,
juste le cœur qui chavire.

Derrière ses mots : « Je ferai doucement,
tout mon possible pour que tu te sentes bien »,
se cachait le pire des faux liens,
celui qui blesse sous couvert de soin.

Ce jour-là, c'est ma confiance qu'il a brisée,
mon corps qu'il a trahi sans hésiter.

Sa main a franchi l'infranchissable,
et moi, j'étais là, toute vulnérable.

Depuis, la nuit me parle tout bas,
elle me rappelle ce que je voudrais oublier,
parfois, et ce qu'il a fait, m'a volé ma pudeur

En me laissant seule avec ma peur

Des gestes qu'on excuse, qu'on efface,
ont fait naître en moi le dégoût,
je suis le dindon de la farce.

Depuis, la nuit m'enferme dans ses bras,
et me renvoie à ce jour-là.

Femme

Elle est née femme elle meurt femme

Femme

Elle porte sur son dos ce poids

En avançant avec détermination,
elle devra faire des choix

Femme

Elle brille comme l'étoile filante de minuit

En éclairant son village endormi

Femme

Elle se lève tous les matins

Prête à conquérir le monde de demain

Femme

Tu rends possible ce que ton voisin
dit impossible

En trouvant la force là où lui trouvera le vide

Femme

Arme-toi face à ce monde détestable

Montre ta force, sois inébranlable

Femme

Si le monde appartient à ceux qui se lèvent tôt

Alors ose briser les chaînes en écrivant
ton propre tableau

Zeynaïb Gakou

Salle d'attente

Elle est là, dans la salle d'attente.

Elle pense que ce ne sera rien de très compliqué, quelque chose de rapide.

Mais elle a quand même peur.

C'est la première fois qu'elle va chez le gynécologue.

Elle a honte.

Elle n'en parle pas à sa mère — chez elle, tout ce qui touche au corps d'une femme est une honte.

Alors, elle prend seule, en cachette, un rendez-vous qui lui a été recommandé par une amie. Elle sent que quelque chose ne va pas dans son corps.

Le médecin est un homme, et cela la dérange déjà.

Son cabinet non plus ne ressemble pas vraiment à un vrai cabinet : c'est chez lui, dans une pièce à moitié fermée.

Autour d'elle, dans la salle d'attente, il y a d'autres filles qui ont vraiment besoin d'aide. Elle se dit que si d'autres viennent ici, c'est que tout va bien.

Quand vient son tour, elle entre.

Elle explique qu'elle a très mal au ventre, qu'elle ne comprend pas ce qui lui arrive, que ses règles sont douloureuses.

Le médecin la regarde à peine.

Il lui dit de se déshabiller et de s'installer.

Elle ne comprend pas.

Elle lui dit qu'elle veut juste savoir pourquoi elle a mal, mais il répond calmement :

« Fais-moi confiance. Écoute-moi. C'est moi le docteur. »

Alors elle obéit.

Elle se déshabille, tremblante.

Il ne parle pas.

Il la touche.

Elle se sent mal à l'aise, piégée, paralysée.

Elle sait que ce n'est pas normal, que ce n'est pas dans le rôle d'un médecin de faire ça.

Mais elle ne sait pas quoi faire.

C'est un homme d'une cinquantaine d'années, imposant, sûr de lui.

Il lui murmure des phrases étranges :

« T'es belle. T'es jolie. »

Elle voudrait reculer, mais il la retient, il la force à rester.

Elle sent la douleur, la honte, la peur.

Elle voudrait crier, pleurer, courir.

Mais rien ne sort.

Rien.

Juste un silence.

Un silence plein de douleur et de dégoût.

Quand il a fini, il lui caresse la tête, comme si de rien n'était.

Il lui dit de se rhabiller.

Puis, d'un ton calme, il conclut :

« Tout ça, c'est le stress. C'est dans ta tête. »

Elle sait que ce n'est pas vrai.

Mais elle ne dit rien.

Aucun mot ne sort.

Elle se rhabille vite, sort du cabinet, le cœur en morceaux.

Dans la rue, elle s'effondre en larmes.

Elle se sent sale, brisée, vide.

Elle voudrait effacer son corps, arracher tout ce qu'il a touché.

Elle marche sans but, en se demandant :

« Pourquoi moi ? Qu'est-ce que j'ai fait pour mériter ça ? » je n'aurais pas dû venir ici.

Son âme avait disparu avec l'homme mais son corps était là sans y être.

Aujourd'hui, c'est son l'histoire.

Mais dans le monde, il y a des milliers d'histoires comme la sienne.



Héloïse Delori



Odeur de désinfectant

C'est l'odeur de désinfectant
et de neuf dans la pièce,
c'est entendre son nom appelé,
se reconnaître, y aller,
c'est s'asseoir, commencer à angoisser,
c'est répondre à des questions,
sans se questionner,
c'est se faire toucher, sans comprendre,
c'est se sentir enfant, petit, sans défense,
c'est se sentir méprisé, pas écouter,
c'est serrer tout son corps dans l'inquiétude,
c'est entendre les bruits d'appareils
qui sont froids d'humanité ;
c'est ne pas oser poser des questions,
c'est ne pas penser s'imposer,
de peur de gêner,
c'est se laisser faire, sans s'approprier,
c'est se rhabiller,
honteuse de sa propre pudeur,
c'est entendre des infos floues,
dites à la volée,
c'est rentrer chez soi,
la musique très forte dans les oreilles,
c'est se sentir déposséder,
mais se dire que c'est normal,
que tout le monde vit ça,
c'est arriver chez soi,
le malaise partout dans notre corps,
c'est se regarder dans le miroir,
se demander si on est toujours soi-même,
après ça
c'est s'observer dans ce miroir,
se demander si demain,
on y arrivera de vivre avec ça
c'est tout ça, les violences gynécologiques
et obstétricales.

Soxna Adama Aisse

Dignité

Elles donnent la vie
mais parfois, on leur arrache un morceau d'elles-mêmes.

Elles crient, elles pleurent.

Et on leur dit de se taire,
comme si leur douleur dérangeait.

On leur parle sans douceur,
On les touche sans demander.

On agit comme si leur corps
ne leur appartenait plus.

Et pourtant, ce corps,
C'est tout ce qu'elles ont.

Les violences gynécologiques et obstétricales,
ce sont ces gestes brusques,
ces mots qui blessent,
ces silences froids dans une salle d'hôpital.
C'est quand une femme dit "j'ai mal",
et qu'on lui répond "c'est normal".

Mais non, rien de tout ça n'est normal.

Ces violences existent dans les maternités,
dans les couloirs où l'on attend
un peu de tendresse,
et où, trop souvent, on reçoit du mépris.

Ces blessures-là ne se voient pas.

Elles ne saignent pas,
Mais elles restent.

Elles s'accrochent à l'âme,
Elles reviennent la nuit,
elles rappellent qu'on a été traitée
comme une chose,
et pas comme une personne.

Mais il n'y a pas que ça.
Il y a aussi les autres violences,
celles qu'on vit quand on est une fille.
Quand on marche dans la rue,
et qu'un regard t'agresse.

Quand on parle,
et qu'on nous dit qu'on exagère.

Quand on veut juste être soi,
mais qu'on nous fait sentir
qu'on en demande trop.

Tout ça, c'est du poids sur le cœur,
Des blessures qu'on cache derrière un sourire.

Moi, j'ai 16 ans,
Et je vois, j'écoute, je ressens.

Je comprends ce que vivent les filles,
Celles qu'on juge, celles qu'on fait taire.

Je sais qu'aujourd'hui,
si j'allais à l'hôpital pour me renseigner
sur le planning familial,
ou faire un test,
beaucoup me regarderaient de travers.

On me poserait des questions,
on me jugerait,
comme si vouloir me protéger,
C'était une honte.

Mais pourquoi ?

Pourquoi ce qui devrait être un droit
devient-il un combat ?

Pourquoi le fait de prendre soin de soi
devient-il un motif de jugement ?

Beaucoup de filles n'osent pas parler.
Elles ont peur d'être mal vues,
D'être traitées comme des fautes.

Alors, elles se taisent.

Mais le silence aussi fait mal.

Il détruit à petit feu.

Moi, je veux parler.

Je veux qu'on écoute les filles.

Qu'on arrête de leur dire "tais-toi".

Je veux qu'on enseigne le respect,
pas seulement dans les livres,

mais dans les gestes, dans les regards,
dans les mots.

Je veux que les hôpitaux deviennent
des lieux de confiance,

pas des endroits où l'on a peur d'être jugée.

Je veux qu'on comprenne que la douceur,
ce n'est pas une faiblesse.

C'est une force.

Je rêve d'un monde où les femmes
accouchent sans peur,

où les filles sont consultées sans honte,
où le respect du corps est une évidence,
et non une faveur.

Parce que nos corps ne sont pas
des champs de bataille.

Parce que nos douleurs ne sont pas
imaginaires.

Parce que nos voix méritent d'être entendues.

Et tant qu'une seule femme sera ignorée,

Tant qu'une seule fille aura peur de parler.

Je continuerai à écrire,

À crier.

À espérer.

Parce que la dignité,
ça ne se demande pas.
Ça se doit.



Yann Aida

La peur docile

Elle n'avait pas vraiment peur ; ou plutôt, c'était une peur ancienne, enfouie, docile.

Celle qu'on apprend à cacher très tôt, quand on comprend qu'avoir peur, pour une femme, c'est presque un devoir de politesse.

La salle d'attente sentait la désinfection et la résignation. Les murs étaient si blancs qu'ils semblaient vouloir effacer tout ce qui les regardait. Des silhouettes attendaient, les yeux perdus dans le vide. Elle serrait le bord de sa blouse entre ses doigts, comme une corde de secours invisible.

Son nom résonna. Une voix calme, sans chaleur, l'appela à entrer. Elle obéit comme on obéit à ce qui paraît inévitable.

Dans la salle, tout brillait. La lumière était crue, verticale, sans nuance. Il n'y avait ni fenêtre, ni ombre, rien d'humain, sinon le battement effréné de son cœur.

On lui dit de s'allonger. De ne pas bouger. De respirer. Elle essaya d'obéir à ces mots qu'on lui jetait comme des ordres. Son souffle devint mécanique, étranger. Le froid du métal remonta jusqu'à sa nuque.

Les voix se croisaient au-dessus d'elle, professionnelles, détachées, parfois distraites. Elles parlaient d'elle sans la voir. Elle, allongée, n'était plus qu'un point dans leur journée.

Le temps se figea. Il n'y eut plus que la lumière, le bruit des gants qu'on enfile, et ce silence médical, où la douleur n'a pas droit de cité.

À un moment, quelque chose se brisa en elle. Elle sentit son esprit glisser hors de son corps, comme une ombre qui s'échappe pour ne pas brûler. Elle se vit d'en haut, flottant au-dessus de la table, regardant cette forme allongée, docile, anonyme.

Elle se demanda si elle allait revenir. Peut-être pas. Peut-être qu'elle allait rester là, à flotter dans la lumière, jusqu'à s'effacer.

Mais on lui dit : « C'est fini. »

Deux mots, aussi froids que la pièce. Elle ne répondit pas. Elle ne pouvait pas. Ses lèvres tremblaient, mais le son refusait de sortir.

Elle s'habilla lentement, les gestes lourds, comme si chaque mouvement appartenait à quelqu'un d'autre. Puis elle sortit, traversa le couloir sans regarder personne.

Le monde dehors semblait trop grand. Le soleil trop violent. Le bruit trop vivant. Elle marcha longtemps, sans savoir où elle allait. Son corps la portait, mais elle n'y était plus.

Quand elle rentra chez elle, le silence l'attendait. Elle se mit sous la douche. L'eau coulait, brûlante, mais la chaleur ne traversait pas sa peau. Elle frottait, encore, encore, comme si elle pouvait enlever quelque chose d'invisible. Mais rien ne partait. Le miroir, dans la buée, reflétait une étrangère. Les yeux fixes. Les lèvres blanches. Une ombre de femme.

Les jours passèrent sans qu'elle sache les compter. Elle travaillait, parlait, souriait parfois, mais tout sonnait creux. Sa voix résonnait dans sa tête comme un écho déformé.

La nuit, elle rêvait de la salle blanche. Toujours la même lumière. Toujours le même froid. Et elle se réveillait en sursaut, avec cette impression d'être encore allongée là-bas.

Un soir, elle prit un stylo. Elle ne savait pas pourquoi. Peut-être parce qu'elle ne supportait plus de garder ça en elle. La page était blanche le même blanc que la salle. Elle resta longtemps sans bouger.

Puis elle écrivit. Les mots vinrent lentement, tremblants, lourds. Elle écrivit la lumière, le froid, les voix. Elle écrivit le silence, et le moment où son esprit s'était enfui.

Les phrases sortaient d'elles-mêmes, comme si sa main savait mieux qu'elle ce qu'il fallait dire. De plus, elle écrivait, plus elle sentait son souffle revenir. Chaque mot lui rendait un fragment d'elle-même. Les nuits suivantes, elle continua. Des pages entières. Des cauchemars couchés à plat sur le papier. Des souvenirs en lambeaux qu'elle recousait à coups d'encre. Elle écrivit jusqu'à ce que ses mains tremblent, jusqu'à ce que la douleur devienne une autre forme de vie. Peu à peu, le blanc cessa d'être une menace. Il devint un espace à remplir. Et dans ce vide, elle se reconstruisit, mot après mot, souffle après souffle.

Elle comprit qu'écrire n'effaçait rien, mais que cela déplaçait la douleur, la transformait en lumière, une lumière à elle.

Aujourd'hui encore, la salle blanche existe dans sa mémoire. Mais elle n'a plus le même pouvoir. Elle ne domine plus. Elle ne détruit plus.

Parce que désormais, c'est elle qui la raconte. Et à chaque mot, la pièce perd un peu de son éclat stérile. Les murs deviennent poreux, la lumière plus douce, le silence moins violent.



Sow Aminata Sophie



Mille femmes, une tresse

Mille femmes, Mille filles qui ensemble
forment une tresse indéfectible.

Unies par les liens de la douleur et de l'espoir.

Thiofel est née dans un village paisible
du Fouta,

Ses journées s'éveillaient,

en même temps que les premiers rayons
du soleil apparaissaient.

La chaleur de ces rayons embaumait
sa case de lueurs dorées.

C'est dans ce village que l'odeur de terre
dansait au rythme du lait frémissant.

La douceur exquise de ses journées passa sou-
dainement à la douleur.

Le soleil se retira face à la tempête.

La confiance fit place à la méfiance.

Et le vent froid et brumeux effaça les rires chauds
de l'enfance.

Cette douleur l'avait fait maudire toutes
les chaînes qui brimaient les femmes.

Cette douleur avant elle, avait été celle
de mille sœurs, de mille mères

Cette douleur lui rappela que le combat
ne faisait que commencer.

Si son excision l'avait changée pour toujours,
c'est contre cette dernière qu'elle s'efforcera de
faire changer les mœurs.

Décrit chaque cris

Des cris sous la peau,
des larmes sur les joues,
des coups sur le corps.

La haine de cet homme ressort.
Est-ce mon sort, est-ce ma vie,
de subir les coups acharnés
de cette bête enragée ?

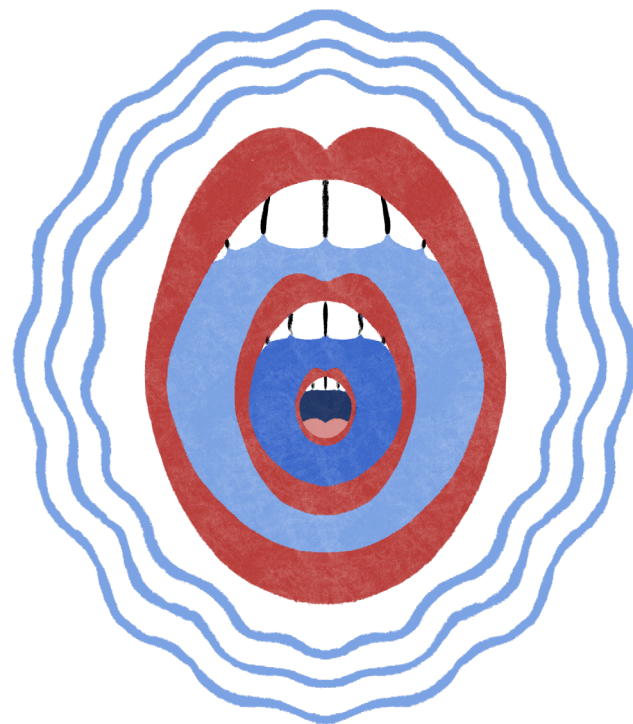
Des cris sous la peau qui écrivent
tous mes maux.

Des larmes sur les joues qui ruissellent
jusqu'à mon cou.

Des coups sur le corps stigmates
sur mon corps mort.

Je vagabonde telle une ombre,
noyée dans les décombres.
Résiliente mais surtout battante.
Je sens ce goût de révolte qui me hante.

Je suis maigre dans le miroir.
Mais forte dans l'espoir.
Car à chacun de nos cris.
Je prie pour qu'on écrive notre histoire.



Sous les rires

Sous les rires on croirait voir de la vie
et de la gaité.

Sous mes rires, pourtant se cache
la mort de la confiance

En vérité je ne fais que cacher sous
un masque bien ajusté le mal qui m'envahit,
pour certains le mal se dessine dans la colère,
l'impatience ou l'incertitude,

chez moi il porte une blouse blanche,

Quand elle s'approche de moi,
mon cœur bat plus vite,

par méfiance, mais aussi par crainte
de revivre le mal qu'on m'a déjà fait subir

Sous mon rire se cachent
des souffrances ineffables.

Sous mes joues d'ébène pure se cachent
des rivières de larmes.

Sous ma peau se cachent des cris
qu'on ne pourrait entendre.

Alors, j'écris,

car à travers les mots,

Je trouve enfin le courage d'exprimer
mes maux.



Surya Casas

Art, Liberté

Femme et homme des êtres si similaires.

Pourtant, toute une société les oppose.

Deux cœurs capables d'aimer, de rêver,
de simplement exister.

Mais un seul est souvent réduit au silence.

Femme
un mot prononcé sur toutes les lèvres,

Soumise selon les autres marquée
par un destin tracé.

On lui apprend dès l'enfance à sourire,
à plaire, à se taire.

À marcher droite, à ne pas déranger,
à ne pas rêver trop haut.

La femme chaque jour sous la menace
d'un couteau

vivant dans l'ombre du jugement.

Là où son corps devient objet, réduit, dénigré,
déshumanisé.

Et l'amour trop souvent un fardeau
qu'elle porte seule.

Ses larmes se perdent dans le silence
des murs,

ses cris étouffés par la peur d'être
encore blâmée.

Et pourtant, elle avance.
Tête haute malgré les blessures invisibles.

Parce qu'on lui a dit que la force
était sa seule arme.

La société se drapant dans l'illusion du bien

ne voit pas que l'égalité
n'est qu'un mirage lointain.

Un mot que tous désirent mais
qui reste inatteignable.

On nous promet le changement
on nous offre des mots.

Mais les actes, eux,
dorment dans l'indifférence.

Chaque avancée semble fragile,
chaque victoire menacée.

Et pourtant, on continue à croire, à espérer.

Femme dans ce monde qui semble
nous avoir abandonnées

où la douleur des jeunes filles s'effondre
dans l'oubli.

Qui porte la faute ? L'homme ?
La femme elle-même ?

Ou ce destin que la vie a décidé pour nous ?

Non. Le destin ne décide pas on le réécrit.

Dans nos voix, dans nos pas,
dans nos luttes silencieuses
brille déjà la promesse d'un monde plus juste.

Femme debout.

Libre.

Non plus victime mais avenir.

Le rendez-vous

J'attends dans cette salle blanche
et inhumaine.

Le silence pèse les murs sentent
le désespoir et l'absence.

Un nom me réveille le mien ou peut-être pas.

Un homme en blouse blanche m'appelle.

Sur sa blouse, il y a marqué son nom
mais je ne le retiens pas.

Nous marchons longtemps au bout
d'un couloir sans fin.

Les lumières froides et cruelles
me transpercent
comme si elles cherchaient à percer
mon âme.

Chaque pas résonne comme un verdict.

Je voulais m'arrêter mais mes jambes
continuent d'avancer, seules.

Il me demande de me déshabiller

« pour bien m'examiner » dit-il,

sans un regard, sans une question,

sans même me demander mon avis.

Son ton est calme presque mécanique

et moi, je me sens minuscule, effacée.

Je sens qu'il descend

en bas, là où tout se tait,

là où ça ne devrait pas le concerner.

Tout devient flou.

J'entends encore la lumière,
le bourdonnement.

Depuis toujours, j'ai peur du corps médical

et cette peur s'ancre encore une fois,

dans ma chair dans ma mémoire.

Tout me revient,

comme si la lumière blanche

avait rouvert les portes
de ce que j'avais voulu oublier.

Je ferme les yeux, mais l'image reste.

Et dans ce silence froid

je comprends qu'on ne guérit pas
toujours les blessures

certaines ne se voient pas

elles s'impriment en nous à jamais.



Ousmane Faye



Slam : Engagement masculin

Je ne parle pas pour moi,
Je parle pour celles qu'on n'écoute pas.
Celles à qui on dit "tais-toi",
Quand leur douleur crie plus fort que la voix.
On dit que c'est "normal", que "ça va passer",
Mais la honte, elle, reste collée.
Des gestes faits sans demander,
Des mots froids qui viennent blesser.
Le corps d'une femme, ce n'est pas un terrain,
Ce n'est pas un objet dans les mains
d'un médecin.
C'est un corps vivant, un corps sensible,
Et le respect, ce n'est pas négociable.
Accoucher, ce n'est pas souffrir pour prouver,
Ce n'est pas subir pour donner la vie.
Soigner, c'est écouter,
C'est donner la main,
pas prendre le droit de vie.
Moi, je parle pour qu'on entende enfin,
Que le silence fait plus mal que le soin.
Qu'on ne soigne pas sans demander,
Qu'on ne touche pas sans respect.
Le progrès, ce n'est pas que les machines,
C'est le cœur, la parole, la main fine.
C'est voir la femme, pas le patient,
C'est soigner l'âme, pas seulement le sang.
Alors oui, je suis un homme,
Mais je peux dire haut et fort :
Le respect du corps,
C'est l'affaire de tout le monde,
pas seulement des femmes.

Douleur rangée

Dans le monde, en 2025, environ 30 % des femmes ont déjà subi des violences physiques ou sexuelles au moins une fois dans leur vie. Cela représente plus de 736 millions de femmes, selon l'Organisation mondiale de la santé. Ce chiffre montre clairement que les femmes sont les premières victimes de ces violences. Beaucoup vivent cela dans le silence, parfois même au sein de leur propre foyer, et certaines n'en parlent jamais.

Ces violences peuvent détruire une personne, physiquement comme mentalement. Certaines femmes en meurent, d'autres restent marquées à vie. Il y a les blessures visibles, mais aussi toutes celles qu'on ne voit pas : la peur, la honte, la culpabilité, les cauchemars, les traumatismes. Certaines n'osent pas consulter de médecin, d'autres ne sont pas crues ou sont jugées. Et c'est encore pire quand la société minimise ce qu'elles vivent.

Ces violences peuvent entraîner de la dépression, de l'anxiété, un isolement total, une perte de confiance en soi, voire des idées suicidaires. Et souvent, parce que ce n'est « pas visible », on ne prend pas ces souffrances au sérieux.

Se reconstruire après ça n'est pas simple. Ce n'est pas un chemin droit, ni rapide. Chaque personne avance à son rythme. Mais le soutien peut tout changer : une personne qui écoute, un proche, une amie, une association, un professionnel. Avoir quelqu'un qui croit en votre parole, ça peut être le début de la guérison.

Je pense aussi qu'il faut en parler, sensibiliser, éduquer, pour que ces violences cessent d'être normales ou cachées. Ce n'est pas seulement punir les agresseurs, c'est aussi protéger les victimes, les accompagner et leur redonner une place, une force, une voix. Parler de ces violences, c'est déjà commencer à les combattre.



Poème

Parfois, elles pensent que c'est fini.
Qu'elles ont réussi à tout ranger au fond.
Que ça ne fait plus mal.

Et puis un soir, sans raison,
les larmes remontent.
Elles ne savent même pas pourquoi.

Elles se disent : "J'avais réussi...
c'était derrière moi, non ?"

Mais la mémoire ne demande pas
la permission.
Le corps, lui, n'oublie pas.

Alors, elles retiennent,
elles se mordent la joue, baissent la tête.
Parce qu'elles trouvent ça ridicule de pleurer
sur quelque chose "du passé".
Elles ont honte d'avoir encore mal,
pensent qu'elles devraient être fortes.

Mais ça revient.
Une odeur, un geste, une voix qui ressemble
à la sienne.
Le cœur s'emballe,
le corps se crispe.

Le passé frappe sans prévenir.
Elles n'ont pas peur de tous les hommes.
Elles ont peur de ce qu'un seul leur a fait.
Peur que ça recommence.
Peur qu'on ne les croie pas.
Peur de pleurer encore.

Alors elles font comme si de rien n'était.
Elles disent "ça va",
même quand ça brûle dedans.

Et malgré tout, elles continuent à vivre,
rire, aimer,
même si ça tremble parfois.
Pas parce qu'elles ont oublié,
mais parce qu'elles essayent,
de survivre.

Marguerite Ganemtoire

L'homme à la blouse blanche

Elle est venue car elle se sentait mal,
mais tu l'as touchée, elle qui était venue
pour sa grossesse.

Tu l'as serrée contre toi et tes yeux ont brillé.

Ton corps a brûlé de désir.

Ton pénis s'est levé, tu as léché tes lèvres
avec un regard foudroyant.

Tu étais tout tremblotant,
tu la dévorais tel un chasseur.

Face à sa proie.

Toi, l'homme à la blouse blanche,

Sache que tu me dégoûtes, tu me répugnes.

Tes mains se disent pures,
mais ton geste les tranche.

Tu prétends sauver, tu prétends savoir.

Mais c'est ma honte que tu viens de recevoir.

Son corps n'est pas ton champ d'essai,

Ni ton pouvoir déguisé en secret.

Honte, honte !

Elle est une femme, pas un objet de science.

Oh toi, l'homme à la blouse rouge du diable,

Qui cache le sang derrière le savoir.

Ton scalpel brille d'une lueur trompeuse,

Tu as peint la douleur d'un nom médical.

Tu dis que c'est normal,

« que ça fait un peu mal »,

Pourtant ton geste s'impose.



Le roi sans royaume

Voici cet autre homme qui viole la femme.

Est-ce son gros ventre qui lui donne
tout ce pouvoir ?

Ou peut-être cette grosse tête ?

Ce monsieur a le pouvoir d'être
dans le corps des femmes, il me semble...

Car oui, s'il peut dire : « Oh, ça va passer »,
« Vous aggravez votre cas »,

C'est qu'il a ce don surnaturel de ressentir
a douleur des autres.

Ce monsieur que voici,
avec sa longue blouse et ses lunettes
qu'il pense lui donner de l'allure,

A aussi le pouvoir de rabaisser les femmes,
au service ;

Face aux femmes, il se croit haut, il croit tout
connaître, plus que tout le monde.

Il a toujours ce petit truc à dire lorsqu'une
femme parle :

« Ah non », « Je ne suis pas du même avis », «
Ce n'est pas ce que j'aurais dit » ...

Toujours un mot de trop,
toujours un ton au-dessus.

Mais qu'il se regarde un instant,
ce roi sans royaume,

Car sans les femmes qu'il méprise,
il ne serait qu'un homme vide,

Un corps sans voix, un savoir sans âme.



Salimata Diop

LES VIOLENCES GYNÉCOLOGIQUES ET OBSTÉTRICALES CE N'EST PAS NORMAL !

Elle s'appelle Aurélie.
Aurélie se marie à l'âge de vingt-cinq ans.

Un mariage heureux,

Un mariage radieux,

Elle se demandait après trois ans de mariage
qu'est-ce que ça ferait d'avoir des enfants.

C'était si excitant !

Après avoir essayé plusieurs années
sans succès et qu'elle se soit tellement plainte,

Trois ans plus tard,
là-voilà qu'elle tombe enceinte !

Elle attend neuf mois, le jour de l'accouchement
elle va à l'hôpital consulter la sage-femme,
le corps médical ainsi que les gynécologues
avec peur et joie.

Mais lorsqu'elle rentre dans cette salle médicale
qui est censée l'accueillir d'un pas rassurant
avec chaleur et amour, la froideur des médecins,
cette salle, tout la perturbe.
Cet endroit est tel un poids lourd,
semblable à un ciel qui, dépourvu d'un soleil,
ne verra plus le jour.

On la pose sur le lit médical,
dans une position bancale.

Le corps médical agissant à l'allure robotique
se charge de suivre un protocole bien précis
d'une façon mécanique.

Dépourvue de toute tendresse pour eux,
c'est cependant chose banale.

On lui dit de pousser ce n'était pourtant
pas chose facile.

Une des femmes de ce corps médical
très impatient et surtout sans son consentement,

Viens-lui exercer une pression assourdissante
sur le ventre l'entraînant à travers tout l'hôpital
à pousser un cri strident.

Soi-disant pour accélérer la sortie du bébé.
Sans aucune douceur, tendresse,
elle était hébétée.

- « Non mais franchement pas la peine
de crier autant ! » plaça une infirmière.

« Ouais, si vous êtes toute chochotte
comme ça dès votre premier accouchement
c'est que vous n'êtes pas prête à être mère ! »,
rétorqua une autre infirmière.

Des remarques mal pensées !

Des remarques déplacées !

En clin d'œil, quoi...Encore ? Eh oui encore...
sans son consentement une paire de ciseaux
venant la déchirer profondément du vagin
à l'anus.

C'était comme si on lui coupait la nuque !

Le bébé arriva.

Mais bizarrement au lieu de pouvoir le voir,
On l'isola encore dans cette salle
de grave froideur.

On ne lui disait rien et on ignorait
ses questions.

Elle se sentit comme une poupée,

Qui était juste là pour se faire tester.

- « Euh... attend, Mathilde mais comment
est-ce qu'on va faire pour recoudre ça ? »
s'adresse une infirmière à sa collègue.

Le cœur de Aurélie à ces mots palpita.

Là voilà plusieurs jours après revenue
sur pied,

elle a eu tellement mal après qu'on l'ait recousue
suite à cette épisiotomie non consentie
que cela lui a pris une semaine pour totalement
remarcher.

On ne lui dit pas pardon, on ne lui dit pas ça va
aller on lui dit seulement :

- « Non mais ce n'est rien, ce n'est pas agréable
mais ça va partir en un rien de temps ! »

Pourtant là voilà encore une semaine plus tard
de retour à l'hôpital près de sa sage-femme.

Sa sage-femme lui disant que les fils ont lâché.
Elle est atteinte d'une infection.

Ah ! Si seulement elle avait dit NON !
Dès le départ.

On s'est permis de toucher son corps
sans la prévenir et voilà le résultat.

Les violences gynécologiques
ce n'est pas banal !

Les violences gynécologiques
ce n'est pas normal !



Inaya Diadio Sy



On coupe et recoupe

On coupe et recoupe sur cette table.
J'ai froid, peur, et je pleure sous cette lame
Je souffle, je souffre, il soude dans le silence.
Je suis seule, dans la terreur,
sans douceur, sans défense.

Je rêvais d'un jour doux et sincère
D'une naissance belle et claire
Mais tout est devenu noir et rouge
Dans cet enfer de cris pourpres

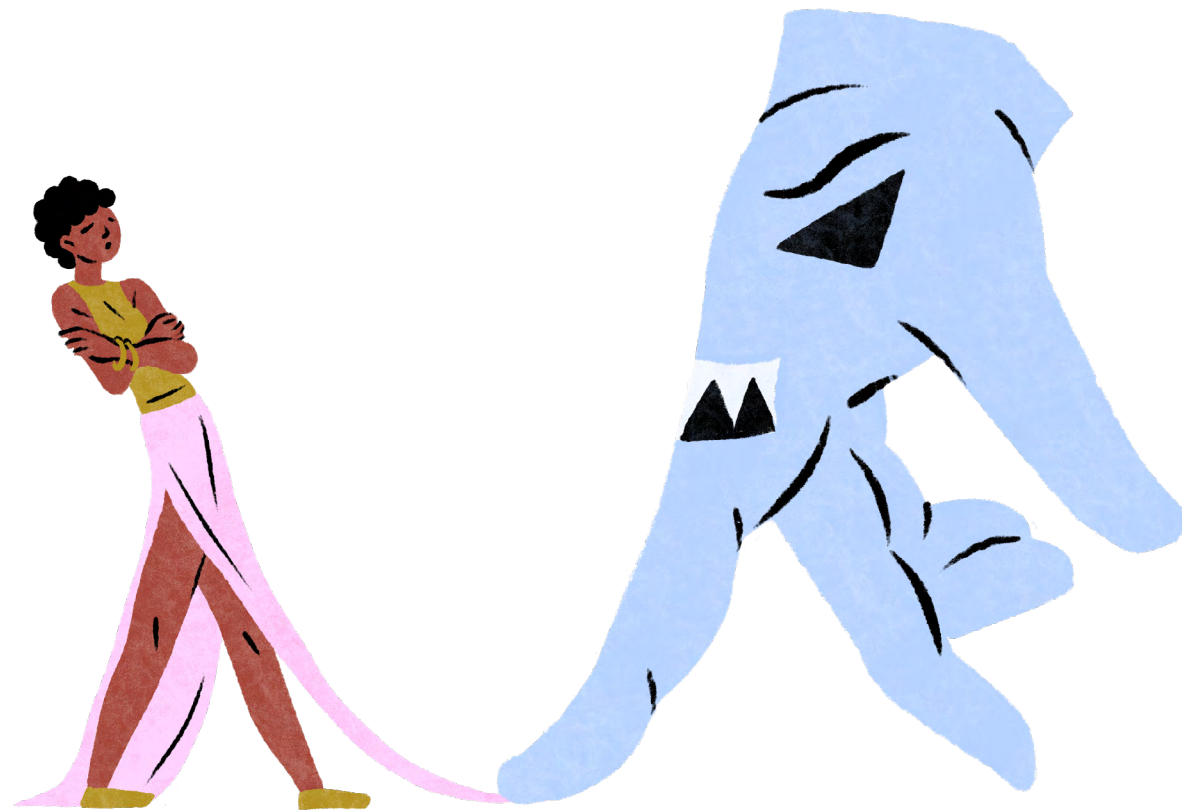
Pourtant, dans mes bras,
un enfant vient de naître
La vie s'accroche au sein
d'une douleur muette
Et sous les draps,
le sang raconte un combat

Car dans l'amour,
on ne devrait pas contraindre
Mais on oublie souvent d'entendre
ou de plaindre
Celle qui donne tout...sans une larme

Elle entre dans la salle blanche
comme on entre dans un rêve trop clair.
Les murs sentent la peur
et les regards sévères
Sous ses doigts, la peau de son ventre
tressaille : une vie bouge, fragile, impatiente.
Mais ici, la vie se donne dans le silence.
On la couche, on l'attaque presque.
Des mains s'activent autour d'elle,
rapides, mécaniques.

Elle entend des voix qui se croisent,
qui décident sans la consulter.
Rupture de la poche, injection, poussée.
Les mots claquent comme
des ordres militaires.
Elle voudrait dire non.
Mais sa bouche reste close,
étrangère à son propre corps.
On lui vole le langage, et même son souffle.
La douleur devient un océan sans rivage,
Et elle s'y noie lentement.
Puis vient un cri.
Pas le sien, celui de l'enfant.
Pur, vif, lumineux.
Un cri qui fend les ténèbres de la salle.
On le lui montre quelques secondes,
comme un secret qu'on retire aussitôt.
Elle tend les bras, mais le vide répond.
Alors elle ferme les yeux.
Elle garde son bébé dans sa tête,
dans la chaleur encore douce de son rêve
Le lendemain, on lui dit :
« Tout s'est bien passé. »
Mais dans sa chair, tout contredit ces mots.
Il y a cette coupure invisible,
entre elle et son propre corps,
entre ce qu'on lui a pris et
ce qu'elle doit désormais reconstruire.
Elle regarde par la fenêtre.
Le soleil entre timidement,
doré comme une promesse.
Et dans ce rayon, elle se promet une chose :
ne plus jamais se taire.

NeKeBe'San



Le monstre blanc

La première fois que j'ai rencontré
ce monstre blanc, j'avais à peine 16 ans.
16 ans, peu habituée à dévoiler ce corps
ce corps qu'on m'a pourtant appris à cacher
sous des tonnes de tissus de voiles
de honte d'interdits,
sans savoir que je pouvais dire non
sans avoir le choix, tellement de non-dits
minuscule je me suis sentie face
à ce monstre en blanc
qui jetait ça et là ses mots,
comme si je faisais partie de son régiment,
Asseyez-vous, mettez-vous debout,
tournez vous
Allongez-vous, ouvrez
enlevez dites babacar
j'étais là, une parmi des centaines
toutes à la quête de ce bout de papier
j'étais là observée comme un corps sans vie
avant d'être refourguée à d'autres maîtres
j'étais là sans savoir que j'avais des droits
j'étais là et absente à la fois priant
qu'enfin ça passe
prient qu'enfin ça cesse

car mes pas m'avaient portée là, étape
importante pour un chemin que je pensais
meilleur pour moi: un examen d'entrée
mes pas m'avaient portée là, sans savoir
qu'après cette étape rien ne serait plus
jamais pareil car ce corps que je pensais
mien pour un temps me fut confisqué
par ce monstre blanc dont encore aujourd'hui
mes pas essayent de m'éloigner,
mes bras serrés autour de ce corps
qui s'est senti fragile
malgré son retour sous ses morceaux
de tissus, voiles, d'interdits
la honte plus présente que jamais avant
j'entends les ordres à chaque fois
que j'entre dans une salle d'examen
toujours invisible et pourtant toujours là,
ce monstre blanc.
La folie au corps

J'étais en cinquième année de médecine, année connue pour être une année charnière dans les études de médecine. En fait, tu es médecin mais sans être vraiment médecin mais bon ça, famille et amis ne le savent pas. Dans les cérémonies et autres rencontres sociales, il suffit que ton père fier te présente comme l'enfant prodige faisant médecine pour que chacun y aille décrivant des signes qu'ils et elles traineraient depuis plusieurs années, des signes pour lesquels soixante minutes de consultation n'y suffiraient, le tout avec des yeux pleins d'attente écoutant ta réponse. Pendant que toi, tu essayes de garder ton assurance, car oui il ne faut pas décevoir le daron, dans ta tête c'est la course poursuite entre les signes, les mots importants soulignés par le prof lors des cours, pour donner une réponse qui ferait à la fois sens pour « ton patient de circonstance en plein milieu du mariage du cousin » et qui fasse aussi assez intello pour les perdre car bien sûr tu en sais des choses qu'elles ne sont pas censées comprendre et connaître.

Et c'est aussi l'année de la gynécologie et de l'obstétrique. Les enseignants nous assènent es cours, les uns après les autres, l'objectif, partager le maximum d'informations sur des délais presque impossibles. Entre hémorragies pendant la grossesse, les fistules, les prolapsus, j'étais juste contente d'avoir les points. Et dire qu'il m'aura fallu attendre des années plus tard pour me rendre compte que ce cours sur les hémorragies était d'une telle importance. Car c'est l'une des premières causes de décès évitables des femmes en Afrique pendant leur parcours d'enfantement. La cinquième année, c'est aussi le dilemme

de la spécialisation. Et c'est avide de connaissances qu'on brave les cars rapides, les « dakar dem dikk » et parfois le macadam à pied pour nous rendre sur les lieux de stages, fière de porter nos blouses blanches le stéthoscopes autour du cou car oui parfois l'habit peut aider à faire le moine. Les stages de gynécologie sont assez spéciaux. Tu expérimentes pour la première fois la venue au monde d'un enfant. Ce moment qu'on nous décrit comme miraculeux dans l'imaginaire collectif. La jeune étudiante que j'étais, encouragée par sa mère à « aider les femmes à avoir leurs enfants » s'engageait dans ce couloir des soins, les pas dansants.

Eh oui, des miracles, il y en a eu des nuits de gardes rocambolesques et la nuit était toujours complice de ces situations burlesques dans le sens de catastrophique.

En plein garde, dans un pays où les structures de soins étaient insuffisantes, où il aurait fallu trois fois plus de personnels pour couvrir les besoins en santé sexuelle et reproductive, dans ce pays qui manquait de tout donc et en plein garde, l'hôpital où je faisais mes stages, une coupure d'électricité. Je ne saurai vous en dire la cause. Par contre mon choc de me rendre compte qu'il fallait référer toutes les patientes car le problème logistique ne se réglerait que le lendemain est encore vivace dans ma mémoire. Pendant qu'on refusait donc les patientes les unes après les autres, il y eut une femme que son mari accompagnait et que toute la famille avait réussi à amener sur une chaise roulante. Le couple venait d'un autre hôpital qui les avait référés là. Pendant qu'on expliquait au mari la situation, le bébé avait clopin clopan engagé son bonhomme de chemin sur terre et sur ce lieu dans les ténèbres. Nous entendîmes le cri d'une consœur « tête à la vulve », il faut comprendre « la tête du bébé est là ».

Nous n'avons jamais couru aussi vite pour installer une patiente sur la table. Pour une fois, la question de savoir si le mari pouvait être présent ou non ne s'est pas posé. L'urgence c'était d'allumer autant de torches possibles et de prier pour un accouchement sans complication, prier pour un...miracle. Et effectivement, il s'agit d'un bébé miracle car il avait échappé à tellement de situations ! On l'avait surnommé « bébé torche » né en dépit des violences institutionnelles qui permettaient qu'un hôpital de référence reste plongé dans les ténèbres toute une nuit.

Toujours dans les couloirs des soins de ce stage, une autre nuit de garde, une nuit comme tant d'autres, une nuit à se balader en amoureux, une nuit à rêver de parcourir e monde, une nuit pourtant qui bouleversa mon rapport avec ce corps en folie. C'était une nuit où une femme d'un pas lourd est entrée dans la salle de garde accompagnée. Après les premiers examens, elle fut conduite dans une salle, salle aussi appelée salle des délivrances. Elle fut séparée de sa famille, en posant la question du pourquoi j'eus plusieurs réponses : les salles n'étaient pas adaptées et même si elles l'étaient la culture de beaucoup s'opposait à la présence du mari pendant l'accouchement. J'avais déjà commencé à détester cette fameuse culture qu'on nous oppose comme une fin en soi mais cela il m'a fallu plusieurs années pour comprendre ô combien c'était l'argument simpliste pour faire taire des revendications légitimes pour les droits des personnes laissées à la marge pour des questions de justice sociale qui exigeaient de laisser une partie des privilèges et pouvoir d'un groupe sur une autre.

Revenons à cette salle, la femme séparée de son soutien était allongée sur une table gynécologique prise dans les affres des contractions. J'observais, Je regardais mes aîné.es évoluaient autour de la femme sans presque jamais s'adresser à elle.

Un.e des soignant.es s'approcha et commença à l'examiner et à un moment donné, la femme prise par les contractions allongea brusquement la jambe qui percuta le.la soignant.e . Et devant mes yeux effarés, le.la soignant.e lui rendit le coup sans aucune hésitation avec un commentaire sec pour que la patiente se tienne mieux. De mon coin, je fis le tour de la salle rapidement pour voir qui allait réagir. Mais personne ne réagit. L'acte qui a sonné comme un glas dans ma tête, semblait aller de soi, naturel dans cette salle. Je me rappelle m'être recroquevillée dans mon coin, vivant le reste de la garde dans un état second, inutile, vulnérable et dépossédée. Et j'osais à peine regarder la patiente, car j'avais le sentiment d'avoir failli à ma mission : « l'aider à avoir son enfant. »

Le lendemain matin pendant la réunion du personnel pour parler des patientes, je me rapproche d'une aînée pour lui en parler, dans ma tête il y avait forcément quelque chose à faire.

La réponse de mon aînée sonna le glas de mes espoirs, elle me répondit qu'en fait avec certain.es prestataires c'était comme ça. Il était admis qu'on soit violent de manière consciente sur des femmes prises aux douleurs de l'enfantement. Cette scène a changé à jamais mes rapports avec ma spécialisation et avec les folies du corps.

La folie de vivre dans un monde qui tolère les souffrances,

La folie de trouver des explications à la déshumanisation,

Face à cette folie, une seule option : changer de corps ou changer le corps et insuffler de l'humanité dans leurs pratiques.

Ndeye Khady Babou

EQUIPOP

Postface

Il y a des rencontres qui transforment, transcendent et indubitablement enchantent.

Ma rencontre avec les jeunes du projet de lutte contre les violences gynécologiques et obstétricales est une rencontre de cet ordre, celle qu'on n'oublie pas.

Si mon premier prétexte avait été d'aller vers eux.elles et de les sensibiliser sur ces formes particulières de violences dont on a en encore du mal à mettre les mots parce que non encore politisées.

Ils et elles m'ont rappelée combien illimités étaient leur imagination, leur engagement et leur capacité sur des sujets qui les passionnent.

Si mon deuxième prétexte avait été de les outiller assez rapidement pour avoir les capacités de reconnaître ces formes de violence. Ils et elles m'ont rappelée le sens même de la construction de ces violences structurelles en mettant en jeu l'horizontalité dans nos rapports, nos discussions et leurs opiniâtretés. Ils et elles ont su employer les mots avec une justesse qui bouscule des certitudes et remet en perspectives des analyses dont il m'a fallu pourtant des années de recherche et de lecture.

Si mon troisième prétexte avait été de les aider à libérer la parole sur leur propre expérience en tant que jeunes filles, adolescentes jeunes adultes et le milieu des soins.

Ils et elles ont ouvert une brèche dans mes souvenirs cloisonnés et ont fait émerger en moi une question cruciale.

Pourquoi je me suis retrouvée à travailler sur cette question et remettant en question le hasard et le destin ?

Ils et elles ont spontanément mis en lumière la nécessité de ce recueil par et pour les jeunes... mais pas que.

Par ces quelques mots, je voulais faire preuve de reconnaissance en toute humilité. Je suis tellement fière et satisfaite de nos rencontres, émue de nos échanges, nourrie de vos idées et de votre énergie transformatrice.

Ils et elles ont été créatifs, ont pensé l'humain et ses limites, ont réfléchi à la rupture dans cette chaîne intergénérationnelle de violence. Ils et elles bousculent.

J'espère, que dis-je, je suis convaincue que vos mots pleins d'engagement, de sentiment en toucheront beaucoup de monde. Et ce désir de faire évoluer les choses pour un monde où chaque être humain sera reconnu et respecté pour son humanité sera reçu tel que vous l'avez communiqué à travers vos productions de qualité. Sans condition. Sans si, ni mais.

Juste Respecter, car nous sommes tous humains et les femmes et les jeunes sont des humains comme les hommes.



QUELQUES UNES DE NOS AUTEUR·RICES

Fatimata Diallo Ba

Fatimata Diallo Ba est professeure de lettres classiques et écrivaine franco-sénégalaise.

Elle est l'autrice de deux romans, *Des Cris sous la Peau* (2018) et *Rouges Silences* (2021), ainsi que du recueil de nouvelles *Tisserandes !* (2025). Son travail explore les thèmes de la mémoire, de la violence et de l'identité. Elle a contribué à des ouvrages collectifs comme "Les mots du devoir de mémoire".

Également chroniqueuse et critique littéraire, elle est une voix engagée pour les droits des femmes. Son œuvre et ses interventions médiatiques en font une figure importante de la scène littéraire contemporaine du Sénégal.

Soxna Adama Aisse

Je m'appelle Sokhna Adama Aïssé Ndiaye. J'ai 16 ans. Je suis née à Agnam Thiodaye, dans la région de Matam, j'ai grandi à Dakar où je poursuis actuellement mes études en classe de première L2.

Membre active de l'AMFE Sénégal et pair éducatrice, je m'engage pour la promotion des droits des femmes et des filles, convaincue que chaque voix compte dans la construction d'un avenir plus équitable.

Animée par un profond désir de justice et d'ouverture sur le monde, j'aspire à étudier le droit international économique et la diplomatie à l'Université Laval, au Canada.

L'écriture et l'expression artistique occupent une place importante dans ma vie, car elles me permettent de transmettre mes valeurs, mes rêves et mes espoirs pour un monde meilleur.

Sow Aminata Sophie

Enfant du tissage de deux cultures, e vacille entre le sable rouge du Sénégal et les pavés de la capitale Française. C'est entre ces deux pays qui entretiennent une histoire entremêlée et complexe que s'épanouissent ma plume, mon art et mon savoir.

Je m'appelle Aminata Sophie Sow, je suis élève en Terminale au lycée français Jean Mermoz et je suis née en 2008 à Neuilly-sur-Seine. J'ai grandi en région parisienne bordée par la sagesse féminine de ma mère et de mes tantes.

On me disait curieuse, créative et sémillante. Au zénith de mon adolescence, un fil entraîna irrémédiablement mon cœur vers la terre de mes ancêtres. La peau d'ébène qu'était la mienne me ramenait sans cesse à mon origine sénégalaise. Mais j'avais besoin de plus qu'une simple apparence, je voulais m'approprier la culture, la langue et les traditions de mon pays, pour enfin me trouver. Le Sénégal m'a permis d'explorer sous un autre prisme mes trois passions que sont la littérature, la mode et l'art. Une dimension nouvelle que je n'aurais jamais pu ressentir, ailleurs. Ainsi je marche libre sur les terres d'Afrique et d'Europe, témoignage de ma double culture. Je suis fière de le prôner haut et fort : deux pays une identité, je suis tout à la fois.

Surya Casas

Je m'appelle Surya Casas, j'ai 17 ans et je suis une fille curieuse, extravertie et passionnée par l'art, la philosophie, la mode et tout ce qui touche à la créativité.

Je rêve d'un monde plus juste et plus tolérant sans racisme, sans sexisme, sans discriminations.

J'aimerais que les femmes soient plus solidaires entre elles et que l'éducation évolue, qu'on arrête de juger les gens selon leur apparence ou leurs choix.

Je crois en la liberté d'être soi-même, en la compréhension et au respect de chacun.

NeKeBe’San

NeKeBe’San est une grande rêveuse, férue de manga et de voyage. Son Rêve : un monde où les femmes et les jeunes choisissent par et pour elles-mêmes, un monde qui ne laisserait plus la place aux diktats suprématistes patriarcaux, libéraux-capitalistes, raciaux et validistes.

DR Ndeye Khady Babou

DrE Ndeye khady Babou est medecin spécialiste en santé internationale orientée sur les Droits en Santé Sexuelle et Reproductifs , féministe engagée pour la reconnaissance des violences gynécologiques et obstétricales dans une perspective de la réduction de la mortalité maternelle évitable et de justice reproductive.

Elle questionne aussi dans son travail, la colonialité et le patriarcat médical/institutionnel sur le corps et la santé des femmes.

Elle a travaillé dans la prise en charge médicale et psychosociale des maladies transmissibles notamment les Infections Sexuellement Transmissibles et le VIH chez les groupes vulnérables.

Actuellement cheffe de projet a Equipop du projet de lutte contre les violences gynécologiques et obstétricales dans une perspective féministe au Sénégal. Elle est aussi co coordinatrice du réseau des féministes du Sénégal"

Inaya Diadio Sy

Je m’appelle Inaya et je suis actuellement en classe de Première. Je suis quelqu’un de naturellement curieuse, qui aime comprendre le monde dans lequel on vit, que ce soit à travers les langues, les sciences ou les humanités.

Dans mon temps libre, j’adore lire, écouter de la musique. Le basket occupe aussi une place importante dans ma vie : c’est un sport qui me permet de me dépasser, d’être en équipe et de me vider la tête. Et puis, quand j’ai besoin de me détendre ou de créer, je prends ma guitare : jouer me permet de laisser parler mes émotions autrement.

Je suis une personne sensible, déterminé e et sociable. J’accorde beaucoup d’importance à mes amis et à ma famille, parce que ce sont eux qui me soutiennent et me font avancer.

J’ai plein de rêves pour l’avenir. J’aimerais voyager, découvrir d’autres pays et apprendre de chaque expérience. Plus tard, je voudrais exercer un métier utile, où je pourrais aider les autres et contribuer, à ma manière, à améliorer la société.

Ce que je voudrais changer dans le monde, c’est l’injustice. Je rêve de vivre dans une société plus égalitaire, où tout le monde aurait les mêmes opportunités, peu importe ses origines, son genre ou sa situation.

En résumé, je suis une jeune fille qui rêve, apprend, joue, crée, et qui souhaite construire un futur rempli de sens, d’espoir et de solidarité.

Zeynaib Gakou

Je m’appelle Zeynaib Gakou. J’ai 17 actuellement en classe de terminale, je suis au lycée Jean Mermoz de Dakar.

Je suis quelqu’un de sensible et attentive aux autres je suis une personne plutôt réservée, calme, et empathique, et ce que je déteste par dessus tout c’est l’injustice.

De mon temps libre j’aime écrire parce que c’est ma façon de dire ce que je n’arrive pas toujours à dire à l’oral. Les mots m’aident à comprendre ce que je ressens et à partager ce qui compte pour moi. Les questions d’égalité, de justice et de respect me touchent beaucoup, et j’essaie d’y réfléchir à ma manière.

J’aime écouter, observer et apprendre, créer.

Mon rêve est d’aider les autres et de faire, même à petite échelle, quelque chose qui ait du sens et qui puisse améliorer le monde autour de moi, dans le monde. Et j’espère qu’un jour, toutes les causes pour lesquelles je me bats seront enfin entendues et accomplies.

Ousmane Faye

Je m’appelle Pape Ousmane Faye, j’ai 17 ans et je suis élève au lycée Jean Mermoz en classe de terminale.

J’aimerais faire des études de notariat et en même temps continuer le basket. Je rêve de devenir basketteur professionnel car c’est un travail qui me plaît beaucoup.

J’ai beaucoup de loisirs comme les jeux vidéo, les films, les séries mais mes préférés sont le basket et la guitare.

Dans le monde j’aimerais voir changer beaucoup de choses comme par exemple la pollution ou les violences inutiles.

Aita faye

Je m’appelle Aita Marie Faye, j’ai 17 ans et je suis élève. Je suis de nationalité française, mais mes origines sénégalaises occupent une place importante dans ma vie et dans ma manière de percevoir le monde. Grandir entre deux cultures m’a permis de développer une ouverture d’esprit, une sensibilité aux différences et un regard critique sur les inégalités et les injustices qui existent, tant au niveau local qu’international.

Depuis mon plus jeune âge, je suis passionnée par la diplomatie, la géopolitique, les relations internationales et l’actualité mondiale. Comprendre les enjeux politiques, économiques et sociaux qui façonnent les pays et les relations entre eux m’anime profondément. Ces intérêts m’incitent à réfléchir sur les solutions possibles pour un monde plus juste et pacifique, où le dialogue et le respect des droits de cha- cun sont au centre des décisions.

Je souhaite devenir avocate, non seulement pour défendre ceux et celles qui en ont besoin, mais aussi pour faire entendre ma voix et représenter des causes justes aux yeux du monde. Je veux utiliser cette profession comme un outil pour lutter contre les injustices, défendre l’égalité et contribuer à transformer la société.

Je me considère également comme féministe, convaincue que l’égalité entre les femmes et les hommes est essentielle pour construire un avenir meilleur. Être une jeune femme engagée me pousse à réfléchir sur ma place dans le monde, à m’affirmer et à agir avec courage, détermination et responsabilité.

Yann Aida Cissé

Je m'appelle Yann Aida Cissé, je suis née le 10 mars 2008, et l'écriture occupe une place centrale dans mon parcours personnel et intellectuel. J'écris avant tout comme on respire : pour comprendre, pour ressentir, pour interroger le monde qui m'entoure et y trouver ma place. Très tôt, les mots sont devenus pour moi un espace de liberté, un refuge mais aussi un outil de réflexion et de prise de position.

À travers mes textes, je m'intéresse particulièrement aux émotions, aux expériences intimes, mais aussi aux questions de société, à la mémoire, à l'histoire, à l'environnement et aux enjeux politiques et humains contemporains. Mon écriture oscille entre le personnel et le collectif : je pars souvent de ce que je ressens pour aller vers ce qui nous concerne tous. J'aime explorer les contradictions, les doutes, les silences, et donner une voix à ce qui est parfois difficile à dire.

Actuellement élève en terminale générale dans un lycée français à Dakar, je développe un fort intérêt pour les disciplines littéraires et les sciences humaines, notamment la littérature, l'histoire et la géopolitique. Ces enseignements nourrissent directement mon écriture, en m'aidant à structurer ma pensée, à argumenter, et à porter un regard critique sur le monde. Mon ambition est de poursuivre mes études en classe préparatoire littéraire, un choix qui reflète mon goût pour la rigueur intellectuelle, l'analyse approfondie des textes et la réflexion exigeante. L'écriture est pour moi un moyen d'engagement, mais aussi un espace d'expérimentation. J'ai participé à des projets d'écriture collective et à des recueils, expériences qui ont renforcé mon envie de partager mes textes et de confronter mon regard à celui des autres. J'accorde une grande importance à la sincérité : je préfère une écriture juste à une écriture parfaite, une émotion vraie à un effet de style gratuit.

À travers mes textes, je cherche moins à donner des réponses qu'à poser des questions, à provoquer la réflexion et parfois le débat. Mon univers d'écriture se construit à la croisée de l'intime et du politique, du sensible et du rationnel. Écrire, pour moi, c'est résister à l'indifférence, garder une trace, et affirmer une voix en devenir.

Rose Ndiaye

Elle s'appelle Rose Ndiaye et est aujourd'hui élève de terminale au Lycée Français Jean-Mermoz. Née en Allemagne le 31 juillet 2008, elle a grandi en grande partie au Sénégal, un pays qui a profondément compté dans sa construction. Cette double culture a façonné sa manière de penser et de regarder le monde : elle a développé très tôt une curiosité sincère, une ouverture naturelle aux autres et une attention particulière aux langues, aux traditions et aux façons de vivre.

On la perçoit souvent comme une personne lumineuse, souriante et animée d'un optimisme discret. Derrière une certaine réserve, notamment face aux figures d'autorité ou à l'expérience, se révèle pourtant une jeune femme tournée vers l'échange, attentive aux autres et soucieuse de créer des relations fondées sur l'écoute et le respect. Elle accorde une grande importance aux liens humains et à la qualité du dialogue, convaincue que la compréhension mutuelle est essentielle pour avancer ensemble.

Très sensible aux injustices, elle porte un regard lucide sur les inégalités qui traversent les sociétés contemporaines, en particulier celles qui touchent les femmes.

Le sexisme ordinaire, encore largement présent dans de nombreux contextes, l'interpelle profondément. Cette prise de conscience nourrit chez elle une réflexion personnelle sur la responsabilité, l'engagement et la nécessité de faire évoluer les mentalités, à son échelle comme à celle du collectif. Sur le plan intellectuel, elle aime apprendre, élargir sa culture et se confronter à des oeuvres qui questionnent le monde. La littérature occupe une place importante dans ce parcours.

Entre plusieurs héritages culturels, un désir constant de comprendre et une attention portée au monde qui l'entoure, Rose Ndiaye avance progressivement. Si son chemin reste ouvert, il est guidé par une recherche de sens, d'ouverture et d'apprentissage. Observer, comprendre, transmettre : autant de mouvements qui dessinent une trajectoire encore en construction, mais déjà habitée par une volonté claire d'aller vers l'autre et vers le monde.



**Coordination des contenus
et du recueil :**

Ndeye Khady Babou,
Fatima Diallo Ba

Direction artistique :
Djeynaba Touré, Nathalie Perrotin

Illustration : Noémie Klein

**Conception graphique
& mise en page :**
Léa Onofri

AVEC LE SOUTIEN DE :

France 

